

# DEHORS

*Sujet : Il était là et ne regrettait pas son geste.*

Tant de temps passé à vivre dans l'oisiveté. Des mois, des années, des siècles peut-être. D'aussi longtemps qu'il se souvenait, Georges n'avait jamais eu à s'inquiéter des préoccupations matérielles que le commun des mortels partage. Il avait passé son existence entière à se prélasser mollement, nu dans sa chambre. Les jours et les nuits se succédaient sans incidence autre sur la vie de Georges qu'un léger changement de teinte des rideaux toujours tirés de son appartement.

Se nourrir, se loger, Georges n'en avait cure. Tout coulait de source chez lui. Le monde semblait avoir été conçu pour la seule satisfaction de son confort individuel. Il ne se rappelait pas avoir habité ailleurs que dans sa chambre actuelle, ni même d'avoir ne serait-ce qu'une fois ouvert la porte qui le séparait de l'extérieur. Il vivait là à titre gracieux. Tout du moins, c'est ce qu'il supposait, vu que personne n'était jamais venu lui demander de rendre des comptes. D'ailleurs, comment aurait-il pu payer ? Georges n'avait jamais travaillé. Il n'en avait pas besoin. Même pour se sustenter, Georges ne faisait aucun effort. Régulièrement, des repas complets arrivaient prémâchés par un conduit prévu à cet effet.

Georges ne possédait aucun livre chez lui. À bien y réfléchir, il n'était pas bien sûr de savoir lire, après tout. Pas de télévision, pas de radio. La seule musique qu'il entendait venait de chez ses voisins. En fait, mis à part sa propre voix, les seuls sons qu'il entendait étaient ceux qui filtraient au travers du mur le séparant de ces mêmes voisins.

D'aucuns auraient pu dire que Georges vivait dans une prison. Georges aurait acquiescé, si seulement il avait eu écho d'un quelconque avis extérieur. Il vivait dans une prison. Une prison de rêve. Et il l'aimait, sa prison. Manger, boire, évacuer, dormir. Il ne s'ennuyait même pas. La plupart du temps, il laissait son cerveau vagabonder, s'imaginer son propre monde. Dans celui-ci au moins, les seules règles en vigueur étaient les siennes. Pourquoi être esclave quand on peut être démiurge ?

Georges était bien, dans son cocon, à ne se préoccuper que de lui-même. Dehors, tout semblait si violent, si arbitraire. Enfin, c'est ce qu'il supposait. Combien de fois avait-il eu à endurer l'ébranlement soudain de tous les murs de son habitation ? À chaque fois, ça s'arrêtait de la même manière que ç'avait débuté. D'un coup. Sans prévenir. Un séisme ? La guerre ? Peu lui importait. Georges était chez lui, au chaud et à l'abri, et il comptait bien le rester. C'est ce qu'il avait longtemps cru, en tout cas. Depuis quelques temps déjà, une curiosité irréfléchie avait commencé à germer dans son esprit, qu'elle entreprenait d'envahir petit à petit. Dehors.

Les tremblements étaient devenus très fréquents, désormais. Plus courts, et plus violents. Mais Georges ne s'en préoccupait plus. Dehors. Il fallait qu'il y aille, qu'il sache ce qui se tenait au-delà de sa porte. Dehors. La pensée était maintenant omniprésente. Ses voisins criaient de plus en plus fort. Malgré les coups répétés que Georges assénait au mur, les voix ne cessaient plus. Une respiration rauque et profonde accompagnait le tout. Si Georges allait dehors, il pourrait aussi découvrir ses voisins, et connaître leurs problèmes. Sa décision était prise. Tant de temps passé à vivre dans l'oisiveté. Des mois, des années, des siècles peut-être. Georges ouvrit violemment la porte, et franchit le seuil. Dehors.

\*

Il était là, et ne regrettait pas son geste. Ses yeux depuis trop longtemps coupés du jour peinaient à rester ouverts devant l'éblouissante lumière blanche. Georges sentit l'air frais caresser ses joues. En lui, les émotions se battaient. La joie d'enfin découvrir l'extérieur. La rage de n'avoir pas osé sortir plus tôt. Il hurla. Quelqu'un répondit, mais Georges ne pouvait pas le comprendre.

– Félicitations, c'est un garçon !

18/11/2009 - 27/11/2009